

## **De Qadmos vers (l')Europe**

### **(À propos des cheminement de l'alphabet vers l'Occident)**

Pierre BORDREUIL\*

L'origine de l'alphabet grec a de tout temps été l'objet de développements dont témoignent les écrits d'historiens antiques. Ceux-ci attestent que l'opinion commune de l'époque avait bien admis l'existence des racines orientales de l'alphabet grec en qualifiant ses lettres de phéniciennes, « phoïnikéia grammata », ou encore de « kadméennes ». Cette dernière indication des plus précises permet de donner un nom à l'intermédiaire auquel a été attribué un rôle essentiel dans l'apparition de l'alphabet grec, Kadmos dont l'équivalent sémitique Qadmos signifie « l'Oriental » : à ce personnage, il fallait bientôt donner un visage.

#### **Qadmos l'Oriental**

Il est en effet possible d'esquisser un portrait de ce voyageur de l'esprit et un itinéraire de son périple à partir d'indications des sources grecques, car on s'est penché à plusieurs reprises dès l'Antiquité sur l'origine phénicienne de l'alphabet grec en composant un scénario mouvementé dont les différentes versions mêlent interventions divines et actions humaines ; en voici l'argument : se promenant sur la plage de Tyr, la princesse Europe, fille d'Agénor roi de Tyr et sœur de Qadmos, fut remarquée par le dieu Zeus. Séduit par sa beauté, celui-ci se présenta à elle sous l'aspect d'un taureau blanc. Europe, que les mosaïques représentent assise en amazone sur la croupe de l'animal, fut emportée à travers la mer vers l'île de Crète où elle devait donner le jour à Minos. Pendant ce temps, Qadmos sillonnait la Méditerranée orientale à la recherche de sa soeur jusqu'à ce que l'oracle de Delphes lui apprenne ce qu'il était advenu d'elle et le fabuleux destin auquel Europe avait désormais accédé. Qadmos fonda alors la ville de Thèbes en Boétie et la citadelle de Kadmée qui portera son nom. C'est lui qui, de l'aveu même des Grecs, leur enseigna les lettres « kadméennes », c'est-à-dire l'alphabet. Le rôle d'instructeur joué par Qadmos et la notoriété qui l'a accompagné furent reconnus par les ancêtres des Grecs dont la culture allait imprégner la région pendant plusieurs siècles et ces qualités ne marqueront pas d'être mises en

---

\* Pierre Bordreuil est Directeur de recherche émérite au CNRS – Laboratoire des Études Sémitiques Anciennes du Collège de France.

valeur par les Phéniciens eux-mêmes. À l'image plutôt négative de marchands cupides, âpres au gain et cyniques dont témoigne Qadmos est représenté comme un transmetteur de savoir, offrant généreusement à trois Grecs un rouleau de papyrus portant les lettres de l'alphabet.

L'habillage légendaire de l'histoire de cette transmission ne saurait en voiler un élément essentiel, à savoir que l'écriture ne relève plus désormais du domaine des dieux, contrairement à l'Égypte où Thot était le dieu de l'écriture hiéroglyphique égyptienne et à la Mésopotamie où Nabou était le dieu de l'écriture cunéiforme. Déjà au XIII<sup>e</sup> s. av. è.c., on ne trouvait pas de dieu de l'écriture dans les listes divines d'Ougarit, civilisation dont les scribes faisaient usage de l'alphabet cunéiforme. De fait, on voit bien que l'absence de divinité présidant à la naissance et à l'usage de l'alphabet phénicien, a maintenu celui-ci au niveau d'une création humaine. La documentation dont nous disposons ne dit pas comment Qadmos était censé avoir eu connaissance de ce mode d'expression écrite et une notice de Nonnos de Panopolis, auteur du V<sup>e</sup> s. de notre ère, signale seulement « qu'il avait appris dans sa patrie les mystères d'une science divine ». Cette qualification est certainement une allusion au caractère étonnant, voire magique, que représentait ce nouveau système d'écriture lors de son apparition et elle transmet l'écho de l'émerveillement de ses premiers utilisateurs devant ce nouveau moyen simplifié d'enregistrement de données et de communication à distance. En même temps, le nom de Qadmos, évoque dans les langues sémitiques de l'Ouest, « ce qui est devant », c'est-à-dire l'Orient et celui d'Europe « la chute [du soleil] », en ougaritique /<sup>c</sup>rb špš/, c'est-à-dire « l'Occident ». On voit que le choix de ces deux noms et le thème de la recherche d'Europe par Qadmos sont bien évidemment riches d'un symbolisme auquel nous pouvons encore être sensibles.

### Une création complexe

Ainsi magnifié, le souvenir de la transmission au monde grec de l'écriture alphabétique phénicienne en caractères linéaires a été conservé, bien après la disparition de celle-ci, dans des traditions légendaires grecques et dans l'iconographie des mosaïques gréco-romaines. Par ailleurs, du point de vue formel, il est clair que le nom de la première lettre de l'alphabet sémitique, en hébreu aleph, évoque de manière schématique la tête du bœuf dont elle est la représentation figurée. Cette dernière est à l'origine de l'aspect que prendra la lettre grecque alpha et son dernier avatar se retrouvera jusque dans notre lettre majuscule /A/. Il en va de même pour le delta grec, dont le triangle reproduit l'image d'une poterne comparable à celle d'Ougarit dont le nom sémitique

était /dlt/ = *diltu*. On pourrait produire encore d'autres exemples de passage formel de lettres de l'alphabet phénicien vers l'alphabet grec. Cette transmission a dû se réaliser de manière progressive, vraisemblablement par l'intermédiaire de plusieurs canaux. Elle reste un phénomène d'ordre naturel dont la réalité est incontestable, l'importance humaine immense, conditionnant aussi bien les cultures antiques que celles de l'Occident moderne. En revanche, les textes anciens restent pratiquement silencieux sur l'origine de cet alphabet linéaire phénicien et l'identification des tâtonnements multiples qui l'ont précédé. Parmi ceux-ci, quelques graffites découverts dans la péninsule du Sinaï, appelés pour cette raison proto-sinaïques, présentent quelques signes d'aspect égyptisant mais ne relevant pas du système hiéroglyphique égyptien. Dans une séquence de cinq lettres qui a été lue LB<sup>c</sup>LT : « [dédié] à la Maîtresse » – il s'agit de la déesse égyptienne Hathor –, les silhouettes des deux lettres /B/ et /<sup>c</sup>/ peuvent relever du principe explicatif dit acrophonique dans lequel chaque lettre reproduit la forme d'un objet matériel dont cette même lettre est l'initiale. C'est ainsi que le /B/ reproduirait le plan d'une maison unicellulaire à un seul accès ; or, le nom de la maison dans toutes les langues sémitiques est *bêt*. La troisième, qui représenterait un œil et sa pupille, pourrait être identifiée avec la lettre <sup>c</sup>*ayin* qui signifie œil dans toutes les langues sémitiques. Sur un autre graffite, le terme M<sup>c</sup>HB : « aimé de... » permet de retrouver la première lettre de l'alphabet dont on a parlé plus haut : *aleph* qui présente déjà ici l'aspect d'une tête de bœuf dont le nom est *alpu* en akkadien et *âlp* en ougaritique.

### Une origine incertaine

En dépit de telles pistes prometteuses sur l'origine de l'alphabet sémitique, la reconstruction du processus de ses premières élaborations, recèle encore de larges zones d'ombre. Celles-ci ne se dissipent guère avec cette affirmation de Diodore de Sicile : « Quant à ceux qui soutiennent : les Syriens sont les inventeurs des lettres, les Phéniciens les ont apprises d'eux et les ont transmises aux Grecs quand ils vinrent en Europe avec Qadmos, et c'est pourquoi les Grecs appellent ces lettres "phéniciennes" ; mais on leur répond : les Phéniciens ne furent pas les premiers à faire cette découverte, mais ils ont changé seulement la forme des lettres » – **α] | α\του] τυ]ρου] τω] γραμμα]των μετα]ειναι μο]νον** –, *Bibliothèque historique*, v, 74. On ne peut pas dire en l'état actuel de nos connaissances à quels Syriens pensait cet auteur, à supposer qu'il ait eu quelque idée plus ou moins précise de leur identité.

Cette suggestion est pourtant importante car elle introduit l'idée que la belle légende de Qadmos et d'Europe, ainsi que la trajectoire méditerranéenne de l'alphabet depuis Tyr vers la Béotie, de Byblos ou d'ailleurs, pour sinueuses qu'elles aient pu être, n'étaient pas les seuls itinéraires possibles. En effet, on ne sait si l'alphabet primitif dont parle Diodore était cunéiforme, auquel cas on pourrait penser à un alphabet du type de celui qu'Ougarit nous a fait connaître, ou s'il était linéaire, auquel cas on devrait rechercher ces mystérieux Syriens bien évidemment hors de la Phénicie, mais tout de même en Syrie.

La situation s'est compliquée encore davantage avec l'apparition d'un bref document en écriture cunéiforme alphabétique mis à jour au début des années 70 dans les fouilles de Safarand-Sarepta ; il daterait du XIII<sup>e</sup> siècle av. è.c. Sa formulation : « cratère qu'a fait Untel... » est tout à fait comparable à la phrase liminaire de l'inscription phénicienne du sarcophage d'Ahitom, roi de Byblos : « cercueil qu'a fait Untel.... ». En revanche, ni le prénom relatif ni le verbe de l'expression /ZP<sup>c</sup>L/ : « qu'a fait... » sur l'épigraphe de Sarepta ne relèvent de la langue ougaritique. On voit ainsi que langue et écriture phéniciennes ne sont plus complètement identifiables l'une à l'autre et qu'au centre de la Phénicie propre, entre Sidon et Tyr, la langue phénicienne a été notée au moyen d'un alphabet qui n'est pas encore linéaire mais reste de facture cunéiforme, écrit de gauche à droite selon l'usage d'origine mésopotamienne. Il a donc existé un stade intermédiaire entre l'alphabet cunéiforme d'Ougarit et l'alphabet linéaire phénicien, attribué généralement au légendaire Qadmos, stade pendant lequel des Phéniciens ont noté leur propre langue au moyen d'un système alphabétique qui pourrait correspondre à ce legs qui est supposé selon Diodore avoir été transmis des Syriens aux Phéniciens.

### Un autre itinéraire

Il y a plus de vingt cinq ans, une découverte fortuite allait amener à reconsidérer la question de la migration de l'alphabet linéaire ouest-sémitique vers l'Occident. Il s'agit d'une statue de basalte à l'effigie d'un roitelet araméen, mise à jour au Tell Fekhreyé proche de Gouzana (le Gouzan de la *Bible*) à l'extrême nord-est du territoire actuel de la République syrienne. Ce dynaste, du nom d'Hadadysa<sup>c</sup>yi, a fait graver à sa gloire aux environs de 825 av. J.-C. une inscription bilingue assyro-araméenne, la première du genre et la plus ancienne inscription araméenne de quelque importance. Si la langue de la version alphabétique est bien de l'araméen, l'écriture, et en particulier des lettres telles que /D/, /T/, /M/, pourraient se retrouver sur l'inscription phéniciennes d'Ahirom de Byblos tant elles sont semblables, sinon plus anciennes

comme le <sup>◌</sup>ayin pointé, à leurs homologues phéniciennes. On ne dira donc pas que l'alphabet primitif de Diodore était nécessairement l'inscription de Hadadysa<sup>◌</sup>yi mais que, loin des rivages de Tyr et de Sidon, des formes de lettres distinctes, voire différentes, avaient pu naître et se développer à l'intérieur de la Syrie, sans que le modèle soit nécessairement à rechercher sur la côte du Levant.

Un élément, anodin plus en apparence qu'en réalité, est alors à considérer : il s'agit du système de séparateurs entre les mots ; il est fait de brefs traits verticaux sur les inscriptions de Phénicie propre, mais à Tell Fekheriyé deux ou trois points alignés verticalement en tiennent lieu. Ce système est inconnu ailleurs dans le monde ouest-sémitique mais il apparaît dès le VII<sup>e</sup> siècle sur l'inscription phrygienne de la pierre noire de Tyane en Cilicie, et on va le retrouver en Attique, en Locride, à Égine, etc. vers 750, et en Eubée dès 775. Une telle continuité, à mes yeux significative, ne suffirait peut-être pas à jalonner de façon certaine l'itinéraire septentrional de la migration de l'alphabet sémitique linéaire des rives du Khabour syrien jusqu'en Grèce si d'autres éléments de convergence » n'étaient perceptibles à cet égard au sud de l'Anatolie. Nous laisserons de côté l'inscription du contemporain de Hadadysa<sup>◌</sup>yi, Kilamou roi de Sam<sup>◌</sup>al, dont l'écriture pourrait avoir été importée de la côte phénicienne voisine. En revanche, il est moins probable qu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, le caractère phénicien des inscriptions bilingues phénico-hittites de Karatepe, vers 700, celui de l'inscription phéniciennes de Hasan Beyli et, vers 600, celui de l'inscription de Cebel Ires Dagi, étendant vers le nord l'aire de l'écriture phénicienne, soient à mettre au compte de cette relative proximité géographique avec la Phénicie. On constate seulement l'existence, dans le sud de l'Anatolie, d'une sorte de bilinguisme louvito-phénicien au cours du premier tiers du premier millénaire av. J.-C. En Tyanide où cohabitaient écriture cunéiforme assyrienne, écriture hiéroglyphique louvite et alphabet ouest-sémitique (phénicien/araméen) ont pu s'élaborer des ébauches d'alphabets ultérieurs en même temps que les premiers contacts culturels entre mondes sémitique et indo-européen avec l'apparition de l'alphabet phrygien entre 800 et 750. Les lettres phrygiennes présentent en effet des analogies formelles précises à la fois avec leurs homologues ouest-sémitiques et avec les lettres grecques les plus anciennes et on ne peut exclure la possibilité d'une adoption de l'alphabet plus ou moins simultanément par les Grecs et Phrygiens. L'importance de l'« interface » phrygienne ne saurait toutefois être minimisée puisque l'inscription de Tyane déjà citée, présentant un système de séparateurs sous forme de points verticaux et non plus de traits verticaux, marque un

sérieux jalon entre l'alphabet syrien de Tell Fekheryé au IX<sup>e</sup> siècle et les inscriptions ioniennes du siècle suivant. L'existence d'un itinéraire septentrional allant de la Syrie à l'Ionie via l'Anatolie et en particulier la Cilicie est donc à prendre sérieusement en considération. Cela signifie que le rôle de l'écriture araméenne doit être majorée dans ce débat, d'autant plus que les *matres lectionis*, fréquentes en araméen, pourraient avoir inspiré d'une certaine façon la notation des voyelles grecques. On situera entre IX<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle le moment où s'est produit ce passage progressif de l'écriture linéaire ouest-sémitique au monde grec, transmission qui devait se révéler essentielle dans la diffusion des cultures occidentales ultérieures.

### Diffusion et déclin

Pendant que l'alphabet grec, qui allait devenir le vecteur de la principale langue de culture du monde ancien, poursuivait son irrésistible ascension, l'alphabet phénicien allait gagner les îles de la Méditerranée : Malte, la Sicile, Carthage et jusqu'à la péninsule Ibérique, Chypre et l'Égypte, l'Attique et Athènes. Au cours de leurs premiers siècles d'existence, les formes de lettres phéniciennes évolueront, mais de façon relativement lente. Il est toutefois difficile de distinguer entre une évolution diachronique générale ou particulière à chaque cité, d'autant que les témoignages sont rares et disparates. En effet, la plupart des inscriptions de Goubal-Byblos remontent au X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, celles de Sidon datent de l'empire perse, la région tyrienne n'est pas représentée avant l'époque hellénistique et celle d'Arwad plus tard encore.

Originaires de Tyr, les Carthaginois développent à partir du VII<sup>e</sup> siècle une écriture qui va se différencier de l'écriture phénicienne du Levant. Son dernier avatar direct : l'écriture néopunique sera utilisée à partir de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle av. è.c., jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Au IV<sup>e</sup> siècle, l'œuvre d'Augustin atteste encore l'usage de la langue punique réduite alors à l'état de dialecte, par les paysans de la région d'Hippone.

### Du grec au phénicien

Au contraire de l'araméen dont l'écriture et la langue perdureront à travers diverses mutations pendant plusieurs siècles et jusqu'à aujourd'hui, la tradition graphique phénicienne n'allait pas se maintenir au-delà de son avatar néo-punique et la mère des alphabets allait ainsi disparaître de la mémoire des hommes jusqu'à sa redécouverte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On doit son déchiffrement à l'Abbé Jean-Jacques Bartélemy qui parvint à identifier correctement, en 1764, 17 lettres différentes sur une inscription phénicienne de 18 lettres,

l'alphabet phénicien en comptant au total 22. Il s'agit d'un texte bilingue gréco-phénicien incisé sur une base de colonne en marbre du port de Marsa Scirocco à Malte. Deux exemplaires sont connus depuis 1690. L'un d'eux, offert en 1780 à Louis XVI, appartient au Musée du Louvre.

*Texte phénicien*

1. « À notre Seigneur Milqart, Maître de Tyr, qu'ont dédié
2. ton serviteur <sup>c</sup>Abd<sup>o</sup>osir et son frère <sup>o</sup>Osirshamar,
3. les deux fils de <sup>o</sup>Osirshamar, car il a écouté
4. leur voix, qu'il les bénisse. ».

*Texte grec*

1. « Dionysos et Sérapion, les
2. fils de Sérapion, tyriens,
3. à Héraklès l'archégète

On voit que le texte phénicien et le texte grec ne sont pas l'équivalent l'un de l'autre et que le déchiffreur ne pouvait trouver de correspondance consonantique ni entre les graphies phéniciennes et grecques des noms différents ni entre celles des noms divins. Jean-Jacques Bartélemy avait toutefois pour bagage son excellente connaissance de l'hébreu et du grec et une expérience acquise auparavant. En effet, quelque dix ans plus tôt, en se fondant sur un texte bilingue, il avait déchiffré l'alphabet palmyrénien. Il entendait procéder de même pour l'alphabet phénicien mais le problème allait se révéler plus complexe car, dans la bilingue phénico-grecque, l'ordre des mots différait entre les deux versions et les noms des dédicants n'étaient pas transcrits mais traduits. D'autre part, les lettres identifiées dont disposait le déchiffreur étaient celles des légendes bibliques gréco-phéniciennes qu'il avait identifiées antérieurement sur des monnaies « Appartenant à Tyr » (LSR = TURIWN), « Appartenant aux Sidoniens » (SDNM = SIDWNIWN) ou monolingues : « Appartenant à Laodicée, mère de Canaan » (LL'DK' 'M BKN<sup>c</sup>N), ou d'autres mentionnant Carthage (QRTHDŠT). Il en faut pas oublier que le corpus phénicien connu à l'époque était des plus réduit, limité à quelques inscriptions tardives dont les lettres avaient considérablement évolué par rapport à l'alphabet grec ancien, ce qui augmentait encore la difficulté de leur identification.

Utilisant ces maigres données, il parvint pourtant à lire la première séquence de l'inscription phénicienne L'DNN « À notre Seigneur ». Ce résultat l'amena à se poser la question de l'identité du dieu auquel ce titre était décerné. La présence du nom d'Héraklès à la dernière ligne de la version grecque lui donna l'idée qu'il devait s'agir du héros divin que les auteurs classiques ont souvent identifié à Milqart. Par exemple, sous le nom d'Héraklès, c'est du temple de Milqart de Tyr dont parle Hérodote et on connaît l'emploi du double nom divin Héraklès-Milqart. Cette intuition qu'Héraklès était l'équivalent

de Milqart le Maître de Tyr entraîna l'identification de quelques lettres supplémentaires. En dépit de l'absence de deux lettres /T/ et /P/ et de la confusion du /H/ avec le /Š/, le tableau paléographique qui termine son mémoire témoigne du succès de l'entreprise de déchiffrement de Jean-Jacques Bartélemy. Celui-ci a non seulement fondé véritablement les études phénico-puniques, mais il a été aussi le précurseur dans l'élucidation des hiéroglyphes égyptiens en notant le rôle des cartouches contenant les noms propres et en pressant que la langue copte avait recueilli une partie de l'héritage de l'égyptien ancien.

Si lettres phéniciennes sont à l'origine de l'alphabet grec, par un juste retour des choses, on voit bien que ces mêmes lettres grecques frappées sur des monnaies bilingues de Beyrouth, de Sidon, de Tyr et de Carthage, ont permis à leur tour le déchiffrement et la redécouverte du précurseur de nos alphabets, depuis longtemps tombé dans l'oubli. D'autre part, si Hérodote a cru bon de qualifier de « phéniciennes » les lettres grecques, ne pourrions-nous pas rester dans la ligne du « Père de l'Histoire » en qualifiant les alphabets ultérieurs comme le nôtre de « post-phéniciens » ? ■

#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

BORDREUIL, Pierre, « L'inscription phénicienne de Safarand en cunéiformes alphabétiques », *Festschrift für C. F. A. Schäffer [Ugarit-Forschungen, Nr. 11, 1979]*, 63-68.

BORDREUIL, Pierre, « Statue masculine à inscription bilingue assyro-araméenne au nom d'un personnage de Guzana », *Syrie – Mémoire et civilisation*, Paris : Flammarion, 1993, 260-263.

BRIQUEL-CHATONNET, Françoise, « Les inscriptions proto-sinaïques », in VALBELLE, Dominique & BONNET, Charles (éd.), *Le Sinaï durant l'Antiquité et le Moyen Âge, 4000 ans d'histoire pour le désert*, Actes du Colloque tenu à l'UNESCO, 1997, Paris : Éd. Errance, 1998, 56-60.

EDWARDS, Ruth, *Kadmōs the Phoenician*, Amsterdam : Hakkert, 1979.

LEMAIRE, André, « L'écriture phénicienne en Cilicie et la diffusion des écritures alphabétiques », in BAURIAN, C., BONNET, C. & KRINGS, V. (éd.), *Phoinikeia Grammata*, Liège – Namur : 1991, 133-146.

SASS, Benjamin, *The Alphabet at the Turn of the Millenium – the West Semitic Alphabet ca 1150-850 BCE, The Antiquity of the Arabian, Greek and Phrygian Alphabets*, Tel Aviv : Emery & Claire Yass Publications in Archeology, 2005.

SZNYCER, Maurice, « L'origine de l'écriture alphabétique », *L'espace et la lettre [Cahiers Jussieu, n° 3]*, Paris : UGE, Coll. 10/18, n° 1180, 1977, 79-123.

#### Voir aussi :

*L'écriture, ses diverses origines – Dossiers d'archéologie*, n° 260, février 2001.

*L'écriture depuis 5000 ans – Les collections de l'Histoire*, Hors série, oct.-déc. 2005.